

TABLE DES MATIÈRES

<i>À propos de l'auteur</i>	7
<i>Introduction</i>	9

I. L'ISLAM EN RUSSIE TEL QU'IL EST

<i>Chiffres et diversité</i>	14
<i>Recouvrement de puissance</i>	19
<i>Jeu politique</i>	32
<i>L'Islam dans l'opposition</i>	41
<i>Tradition contre modernité</i>	52
<i>L'Islam et l'État</i>	58

II. COMMENT VOYONS-NOUS L'ISLAM ?

<i>Pour et contre</i>	72
<i>L'Islam dans les yeux du lecteur et du spectateur</i>	81
<i>En feuilletant les pages des livres</i>	87
<i>Vox populi de l'Internet</i>	104
<i>Les politiques concernant l'Islam</i>	112

III. L'ÉTAT ET L'ISLAM

<i>De la christianisation à la communisation</i>	119
<i>Compte et contrôle</i>	125
<i>Les gouverneurs, les présidents et l'Islam</i>	135
<i>L'État et l'opposition islamique</i>	145
<i>L'armée</i>	161
<i>Triologue</i>	165

IV. L'ISLAM ET LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

<i>Au carrefour éternel</i>	178
<i>Face à face avec l'Islam</i>	181
<i>L'islamisme comme menace</i>	186
<i>La Russie comme arbitre</i>	194
<i>La longue route vers l'OCI</i>	204
<i>Le pétrole</i>	214
<i>Les armes</i>	222
<i>Conclusion. Et demain ?</i>	233
<i>Notes de fin de chapitre</i>	238
<i>Bibliographie</i>	267
<i>À propos du Centre Carnegie de Moscou</i>	278

À PROPOS DE L'AUTEUR

Alexeï Vsevolodovich Malachenko est docteur en sciences historiques, professeur, membre du Conseil scientifique du Centre Carnegie de Moscou et coprésident du programme Religion, société et sécurité. En 1974, il a obtenu un diplôme de l'Institut des pays de l'Asie et de l'Afrique de l'Université d'État Lomonosov de Moscou. Il est l'auteur de 14 monographies, dont : *À la recherche de solutions* (Moscou, 1991), *Islam in Central Asia* (en collaboration avec L.R. Polonskaïa, Reading, 1994), *Le monde musulman de la CEI* (Moscou, 1996), *La renaissance de l'Islam dans la Russie contemporaine* (Moscou, 1998), *Repères de l'Islam du Caucase du Nord* (Moscou, 2001), *Le temps du Sud : la Russie en Tchétchénie, la Tchétchénie en Russie* (en collaboration avec D.V. Trenine, Moscou, 2002), *Russia's Restless Frontiers : The Chechnya Factor in PostSoviet Russia* (en collaboration avec D.V. Trenine, Washington D.C., 2003), *La solution islamique et le projet islamiste* (Moscou, 2006), *Les élections en Thétchénie. Qu'en était-il?* (Moscou, 2006), *L'homme politique russe d'origine caucasienne* (Moscou, 2009).

INTRODUCTION

Dans sa version originale russe ce livre porte littéralement comme titre *l'Islam pour la Russie*. Pourtant, un lecteur français pourra nous reprocher que ce titre est incompréhensible. Que signifie précisément l'expression « pour la Russie » ? Afin d'éviter toute confusion possible, l'éditeur a pris la décision de changer le titre de ce livre pour *l'Islam en Russie**. Il sera ici question du rapport à l'islam dans la société russe, et de ce qu'attendent de l'islam et des musulmans les pouvoirs russes et l'establishment, lesquels considèrent ceux-ci comme un sujet capable d'action autonome, mais aussi comme un objet de politique intérieure et extérieure qu'il est possible de manipuler.

Le pouvoir voudrait « apprivoiser » l'islam, le rendre plus modéré et compatible avec la politique de l'État. Premièrement, l'État cherche à obtenir des musulmans leur loyauté politique. Deuxièmement, il tente d'établir son contrôle sur les activités religieuses et politico-religieuses. Troisièmement, il veut couper court à toutes les activités d'opposition se réclamant de l'islam. Il sera donc question des islamistes, que l'on nomme « wahabites » en Russie, mais pas seulement d'eux.

D'ailleurs, les islamistes radicaux ne disparaîtront jamais de la politique et de la religion. Ni en Russie ni ailleurs dans le monde. Les racines de ce phénomène demeureront, et il ne sera pas possible

* La terminologie des termes arabes utilisés dans ce livre a été uniformisée selon les normes prises dans *L'islam dans le monde*, dossier présenté et établi par Paul Balta, Paris, Le Monde éditions, 1991.

de les essoucher entièrement. D'où cette conclusion : il est impossible d'agir par le glaive seulement. Cet Islam ne supporte pas la gestion, ses adeptes agissent conformément à leur logique propre puisqu'ils sentent, sinon un soutien, du moins la sympathie d'une partie considérable de la société. Ils instrumentalisent parfaitement les slogans de la justice sociale, critiquent la corruption et la malhonnêteté du clergé officiel. Le tout dans un emballage religieux, clair et compréhensible.

La loyauté des musulmans envers le pouvoir n'est pas illimitée. Ils perçoivent bien le double langage des politiciens laïques envers l'Islam, lesquels identifient l'ensemble de l'Islam à sa direction idéologique extrémiste. Ils sont irrités par l'activisme politique de l'Église orthodoxe russe, qui manifeste son ambition dans toutes les directions.

La xénophobie, en hausse dans la société russe, se manifeste entre autres par une hostilité envers l'Islam. On ne peut cependant pas dire qu'elle ait aujourd'hui atteint un niveau critique. Cependant, le développement de l'islamophobie est tel qu'il s'est déjà inscrit dans la conscience d'une partie considérable de la population. Les conflits intérieurs en Russie, qui ont un arrière-goût de tension interconfessionnelle, de même que la situation internationale, contribuent à cela. Dans la société russe, le terrorisme international est synonyme de terrorisme islamique.

Pour les cercles dirigeants russes, le terrorisme devient alors un instrument pratique leur permettant de mener au pays la politique intérieure qui leur convient. La lutte contre le terrorisme constitue un prétexte convaincant pour renforcer les caractéristiques autoritaires du système, faire pression sur l'opposition et restreindre la liberté des médias. De sorte que le radicalisme islamique convient très bien au rôle d'ennemi, agissant à l'intérieur du pays et tentant de le déstabiliser de l'extérieur.

Le monde musulman demeure un vecteur important de la politique étrangère de la Russie. Deux approches peuvent être observées ici : d'une part, une perception du monde musulman en tant que civilisation unitaire, et d'autre part une coopération avec les différents États, conformément à des intérêts pratiques. L'orientation de la Russie envers l'Islam est ambiguë. On peut la qualifier de contradictoire, mais il faut reconnaître son pragmatisme.

Les relations avec le monde musulman sont importantes pour la Russie en cela qu'elle peut ici faire preuve d'indépendance. Moscou a une position particulière face à l'Iran, la Syrie, la Palestine et l'Ouzbékistan. Au Kremlin, on considère que cette position « particulière » lui permet d'asseoir son autorité à l'Ouest, comme dans l'est musulman (ou plus exactement au sud).

La Russie ne participe pas au « Grand projet de modernisation » proposé par les États-Unis, visant la démocratisation de la société musulmane et la création d'une « autre image de l'Islam ». Elle le considère absurde et même dangereux. Certes, les politiciens russes soutiennent les Européens et les Américains dans leur aspiration à nettoyer l'Islam de son radicalisme. Mais si l'Ouest réclame la création d'un « nouvel Islam », en Russie, on préférerait avoir le « vieil » Islam traditionnel, dont la principale qualité était le rétablissement des valeurs perdues et à demi-oubliées durant l'époque soviétique, rétablissement qui deviendrait une barrière à son attitude oppositionnelle.

Luttant contre le radicalisme religieux à l'intérieur, soutenant ses partenaires dans son voisinage étranger, Moscou collabore avec des forces dont l'idéologie et la pratique sont profondément islamistes et manifestent des motivations extrémistes. Il est ici question de l'Iran et de la victoire du Mouvement de la résistance islamique de Palestine (Hamas) aux élections de 2006.

La position officielle face à l'Islam et au monde musulman reflète dans une certaine mesure les perceptions de la société russe, pour

qui la crainte de la « menace islamiste » et l'irritation contre l'immigration musulmane se marient avec une tolérance confessionnelle totale et une certaine sympathie pour ces radicaux qui défient l'Ouest.

L'importance de l'Islam pour la politique intérieure et étrangère de la Russie est permanente. La question est de savoir dans quelle mesure elle parviendra à construire sa propre politique « islamique » en l'orientant vers les intérêts nationaux du pays.

I. L'ISLAM EN RUSSIE TEL QU'IL EST

À quoi ressemble l'Islam en Russie ? À quel Islam la société russe et son pouvoir politique sont-ils confrontés ?

Le nombre de musulmans au pays, selon le recensement de 2002, s'établit à 14,5 millions de personnes. En 2006, le nombre de musulmans dépassait 15 millions. Mais cela ne tient pas compte de l'immigration légale et illégale. Il convient d'ajouter aux citoyens de la Fédération de Russie 1,5 à 2 millions d'Azerbaïdjanais (l'estimation la plus modeste étant de 1,5 million¹), ainsi que plus de 2 millions de ressortissants d'Asie centrale (les experts de Douchanbe affirment qu'il y a en Russie 1 million de Tadjiks²), ce qui conduit à un total d'environ 20 millions d'âmes. Les chefs spirituels musulmans³ se basent sur cette estimation, et c'est aussi à ce chiffre que se réfère le président Vladimir Poutine. Au total, le nombre de musulmans se situe probablement entre 12 et 18 millions⁴. Cette discussion est sans fin en Russie. À mon avis, elle est stérile, puisque l'augmentation ou la réduction de 2 à 3 millions n'influence aucunement l'analyse des problèmes de l'Islam russe (comme disait un personnage d'un célèbre roman, « le marchandage est ici déplacé »*). Je soulignerai néanmoins qu'au cours du XX^e siècle la proportion des orthodoxes et des musulmans a changé constamment en faveur de ces derniers : si, en 1926, ce rapport était de 16 pour 1, en 1999, il était déjà de 10 pour 1⁵. Il y a donc de plus en plus de musulmans au pays.

* Citation du roman d'Ilf et Petrov, *Les douzes chaises*, paru en 1928 (N.d.T.).

Qui peut être considéré comme musulman ? Si on estime pouvoir nommer ainsi uniquement ceux qui se conforment régulièrement aux rites et aux interdictions prescrits par l'islam, alors leur nombre s'établit, selon différentes estimations, de 8 à 9 millions en tout⁶ (certaines estimations parlent même de 2 à 3 millions seulement). D'ailleurs, selon les données de la presse musulmane, 90 % des gens qui se considèrent comme musulmans ne fréquentent pas les mosquées⁷. Le plus important, ce n'est pas l'observance stricte des normes religieuses, mais plutôt l'auto-identification de l'individu, ainsi que le milieu confessionnel dans lequel il se développe. C'est pourquoi on peut dire : Tu te considères musulman, alors tu l'es ! Si tel est le cas, le chiffre de deux dizaines de millions est près de la vérité.

CHIFFRES ET DIVERSITÉ

L'Islam russe occupe deux territoires géographiques : la zone tatare et bachkire, et le Caucase du Nord. Les Tatars, le groupe musulman le plus important (5,5 millions de personnes), vivent pour l'essentiel au Tatarstan et en Bachkirie, ainsi que dans certaines provinces de la Volga, de l'Oural du sud et de la Sibérie. Mais on les retrouve aussi dans tout le pays. Le deuxième groupe, les Bachkirs, sont au nombre de 1,6 million. Il n'est cependant pas exclu que le second groupe en importance de musulmans en Russie soit constitué d'Azerbaïdjanais, dont le nombre, suivant différentes évaluations, serait de 1,5 à 2 millions. Dans certaines régions du nord, du nord-ouest, et de l'Extrême-Orient, ils constituent de 25 à 40 % du nombre total de musulmans.

Ce sont les Tchétchènes qui constituent le principal peuple musulman du Caucase du Nord, avec 1,3 million de personnes, dont

800 000 habiteraient, selon des sources non officielles, le territoire de la Tchétchénie (selon les données du Service gouvernemental fédéral de statistiques de Russie, en 2001, 603 400 personnes résidaient en Tchétchénie⁸). Le nombre total de musulmans habitant la région nord caucasienne s'établit à environ 6 millions.

Les musulmans forment la majorité de la population dans sept sujets de la fédération : en Ingouchie (98 %), en Tchétchénie (96 %), au Daghestan (94 %), en Kabardino-Balkarie (70 %), en Karatchaëvo-Tcherkessie (63 %), en Bachkirie (54,5 %) et au Tatarstan (54 %). Leur présence est aussi importante dans la république des Adygués (21 %), dans la province d'Astrakhan (26 %), en Ossétie du nord (21 %), dans la province d'Orenbourg (16,7 %), dans le district autonome des Khanty-Mantsy (15 %), dans les provinces d'Oulianovsk (13 %), de Tcheliabinsk (12 %), de Tioumen (10,5 %), ainsi qu'en Kalmoukie (10 %)⁹.

Et à Moscou : le nombre de musulmans dans la capitale s'établit à environ 1,5 million de personnes, mais si on en croit le maire Iouri Loujkov et le président du Conseil des muftis de Russie, le cheik Ravil Gainoutdine, ce nombre atteindrait 2 millions (on entend même des rumeurs fantaisistes selon lesquelles on trouverait dans la mégalopole de Moscou 2 millions d'Azerbaïdjanais et 1 million de Tatars – c'est l'opinion du président de la Douma de Moscou, Vladimir Platonov – et environ 1 million de migrants provenant d'Asie centrale). Et avec cela, selon les conclusions du recensement, le nombre de fidèles appartenant à des ethnies majoritairement musulmanes, tournerait autour de 400 000 !

Au cours des dernières années s'est répandu l'idée d'une « menace » posée par la démographie des musulmans, et même d'une « islamisation de la Russie » dans un avenir proche. Le plus souvent, ce sont les politiciens de tendance nationaliste, bien sûr, mais aussi certains journalistes et écrivains qui raisonnent ainsi. Il est vrai que, dans un contexte où la population du pays diminue de

900 000 personnes par année¹⁰, le nombre de musulmans augmente en termes relatif et absolu. La plus forte croissance de population entre 1989 et 2003 a été observée dans le Caucase : 91 % pour les Ingouches, 52 % pour les Koumiks, 44 % pour les Darguines, 39 % pour les Avares et 34 % pour les Kabardes. Cependant, même la plus importante nation caucasienne compte à peine quelques centaines de milliers de personnes. Pour les Tatars, au cours de la même période, l'accroissement s'est limité à 36 000 personnes¹¹. De sorte que les données démographiques générales ne permettent pas de parler d'une future islamisation de la Russie.

Toutefois, le problème est différent si on parle des flux migratoires depuis le Caucase du Nord, lesquels apportent aux villes de Russie centrale des dizaines de milliers de jeunes musulmans. Dans des zones comme la grande région de Moscou, les provinces d'Astrakhan et de Volgograd ainsi que les territoires de Stavropol et de Krasnodar, le poids spécifique des musulmans s'accroît assez rapidement, et, aux yeux des autochtones, ce mouvement démographique peut paraître agressif. Selon des données officieuses (qui en Russie sont toujours plus exactes que les données officielles), on compte à Novossibirsk 200 000 migrants, et 300 000 à Orenbourg¹². Une politologue de Rostov, Larisa Khoperskaïa, affirme qu'au cours des dix dernières années, près d'un million de migrants sont venus s'installer au Kouban, dont un nombre de plus en plus grand proviennent du Caucase et de l'Asie centrale¹³. Et la présence de cette composante musulmane conduit parfois à des complications considérables.

L'Islam russe est pluriethnique (38 peuples de Russie sont de confession musulmane) et pluriculturel. Chacune des deux grandes zones mentionnées précédemment a ses propres traditions confessionnelles, sa propre histoire. De même, leurs relations avec le centre se sont développées de différentes manières. Selon Ravil Gaïnoutdine, le président du Conseil des muftis de Russie, imam en

chef de la mosquée synodique de Moscou, on peut diviser les musulmans de Russie en trois groupes en fonction de leur région de résidence. Le premier est localisé dans la région comprise entre la Sibérie et l'Extrême-Orient, le second dans les régions centrales (Volga, Oural, Moscou), et le troisième dans le Caucase du Nord¹⁴.

Les Tatars sont les musulmans les mieux intégrés à la société russe. La période la plus conflictuelle dans les relations avec le pouvoir central remonte à une autre époque, éloignée, de l'histoire, soit entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, alors que pour les peuples du Caucase, ce sont les guerres du XIX^e, XX^e et même XXI^e siècle, qui demeurent en mémoire. Le président du Tatarstan, Mintimer Chaïmiev, souligne que les Tatars « ont une mentalité particulière qui se distingue de celle de l'Asie Centrale et du Caucase. Même du point de vue purement physiognomique, le Tatar (et de mon point de vue personnel, cela vaut aussi pour les Bachkirs – A.M.) ressemble à un Européen ». Et encore une autre déclaration de Chaïmiev : « Qu'on le veuille ou non, il existe aujourd'hui dans le monde un conflit entre l'islam et le christianisme. Mais nous avons une tout autre expérience¹⁵. »

Le Caucase du Nord manifeste un attachement à la tradition comme aucune autre région de la partie européenne de la Russie. Sa zone orientale (Daghestan, Ingouchie, Tchétchénie) est plus islamisée que sa zone occidentale. Mais il est vrai qu'au cours des cinq ou six dernières années, l'influence de l'islam a augmenté, là aussi. Les spécialistes subdivisent le Caucase du Nord en deux ou quatre sous-régions. Le spécialiste du Caucase, Enver Kisriev, considère que le Daghestan forme la première de ces sous-régions, la Tchétchénie et l'Ingouchie, la seconde, que la Kabardino-Balkarie et la Karatchaëvo-Tcherkessie, la république des Adygués, en forme la troisième, et que l'Ossétie du nord en est la quatrième¹⁶.

Il n'existe pas en Russie de communauté musulmane unifiée, mais plutôt deux communautés distinctes, faiblement reliées entre

elles. Les imams tatars ne vont pas dans le Caucase du Nord, et les imams Caucasiens ne visitent pas les mosquées tatars. La coordination entre les leaders spirituels est manifeste, essentiellement en ce qui concerne la résolution des problèmes communs aux musulmans et posés par les autorités séculières. Cette situation convient tout à fait au clergé des deux communautés. La solidarité religieuse est limitée, comme on a pu le voir par exemple lors de la première, et surtout de la seconde guerre de Tchétchénie.

Il n'existe pas d'unité organisationnelle dans les structures spirituelles de ces zones. L'effondrement de la Direction spirituelle des musulmans de Russie européenne et de Sibérie (DOuMES) qui existait à l'époque soviétique, unissant les Tatars et les Bachkirs, a conduit à la formation de plus de 40 *muftiates*, c'est-à-dire que celles-ci ont surgi parmi presque tous les sujets de la Fédération où la communauté musulmane est plus ou moins importante. C'est alors qu'est apparue une opposition entre la Direction spirituelle centrale des musulmans (TsDOuM), qui se considère comme l'héritière du DOuMES, et le Conseil des muftis de Russie (SMR).

La rivalité entre les deux structures concerne d'abord l'influence sur les ouailles, mais aussi le droit de représenter les musulmans devant le pouvoir central et le président du pays. C'est le SMR qui domine, lequel (selon ses propres données, il est vrai) rassemble 80 % des 6 000 communautés de croyants (ce chiffre tient compte à la fois des communautés enregistrées et de celles qui ne le sont pas). Bien qu'aux cours des deux ou trois dernières années, la majorité des muftis tatars soient parvenus à s'entendre et à se prononcer d'une seule voix sur les problèmes fondamentaux, il est peu probable que cette tendance à l'intégration puisse conduire dans un avenir proche à la mise en place d'une structure commune.

Dans le Caucase du Nord, bien que le Centre de coordination des musulmans du Nord-Caucase ait été créé, en 1998, le clergé des républiques s'aligne généralement sur les pouvoirs séculiers locaux.

Nulle part, à l'exception du Daghestan, les *muftiates* nationales ne constituent une force capable de s'objecter au pouvoir et de prendre des décisions de façon indépendante. Le principe ethnique à la base de leur formation exclut toute possibilité de mise en place d'une structure centralisée capable d'agir. Et si un jour le pouvoir fédéral se risquait à construire dans la région « une verticale du pouvoir islamique », cela ne conduirait qu'à une détérioration des relations à l'intérieur de l'establishment spirituel, ainsi qu'entre les autorités religieuses et l'administration.

RECOUVREMENT DE PUISSANCE

Les spécialistes de l'Islam (dont l'auteur de ces lignes) désignent les processus qui ont débuté dans le monde musulman à la veille de l'effondrement de l'URSS et au cours de la première décennie d'existence de la nouvelle Russie par l'expression de « renaissance de l'Islam¹⁷ ». On utilise aussi parfois celle de « réislamisation ». Certains imams, théologiens et idéologues de l'islamisme russe, qui considèrent que l'Islam n'est jamais mort et que, conséquemment, il est inadéquat de parler de renaissance, ne sont pas tout à fait d'accord avec cela. De leur point de vue, il est plus adéquat de parler de renforcement du principe religieux dans la conscience des gens, du rétablissement du rôle de l'Islam dans la société ou encore d'une « légalisation de l'Islam¹⁸ ». Ces différences d'interprétation ne sont pas fondamentales, puisqu'il est ici question d'un seul et même phénomène, que l'on peut aussi qualifier de rétablissement de la « puissance » de l'Islam.

Lorsque l'on parle de renaissance islamique, il ne faut pas oublier qu'elle fut pour l'essentiel un processus conscient, issu des efforts des intellectuels et politiciens soviétiques (et postsoviétiques),

lesquels se sont « jetés » sur la religion et ont instrumentalisé cyniquement l'islam afin d'accroître leur popularité. C'est pourquoi l'approche constructiviste convient tout à fait à l'analyse de la renaissance religieuse. L'islamologue et politologue de Kazan, Rafik Moukhametchine, soutient que, pour « une majorité écrasante de gens, la source de leurs opinions et de leurs convictions religieuses est constituée par les médias et la littérature religieuse, alors que les sources religieuses directes ne jouent ce rôle que pour 9 % des répondants¹⁹ ».

D'où provient ce processus de renaissance-légalisation ? Sa première composante n'apparaît pas dans les statistiques. Il est ici question des changements dans la conscience des peuples musulmans, pour qui l'élément religieux devient de plus en plus important. Déjà, au début des années 1990, 67 % des Tatars vivant dans diverses régions de Russie se considéraient musulmans et, en 1999, c'est plus de 70 % des jeunes Tatars qui se disaient croyants²⁰. Dans le Caucase du Nord, les statistiques sont encore plus révélatrices et, au Daghestan, en Ingouchie et en Tchétchénie, ces chiffres approchent les 100 %.

Selon les données du Centre du Caucase du Nord de l'Institut des sciences sociales et politiques à la question « Quel rôle doit jouer la religion dans la vie de la société ? », 60 % des Tchétchènes, 41 % des Ingouches, 41 % des Darguines, 27 % des Avars, 20 % des Koumyks, 30 % des Karatchaïs et 17 % des Balkares ont répondu qu'elle devait « déterminer toutes les sphères de la vie publique » ; 21 % des Tchétchènes, 31 % des Ingouches, 13 % des Darguines, 33 % des Avars, 43 % des Koumyks, 34 % des Karatchaïs et 48 % des Balkares ont déclaré que « la religion doit exercer une influence essentielle sur la vie de la société²¹ ».

La réislamisation est stimulée par le développement du sentiment national, lequel est motivé dans une large mesure par les contradictions entre le centre fédéral et la périphérie. Cela est

évident pour le Tatarstan où, dans les années 1990, l'organisation nationaliste *Ittifak* se référait constamment à l'islam et où, en 1996, le Milli Medjlis a adopté un programme intitulé *Tatars Kanouny*, dans lequel il était en particulier question de la nécessité d'une renaissance de la charia et du jadidisme. Au début des années 2000, le Centre social pantatare (VTOTs) a soutenu la mosquée radicale *Ioldyz* (le VTOTs pour sa part pouvait compter sur la sympathie d'Altynbaev, maire de Naberejnye Tchelny)²². Autant *Ittifak* que le Milli Medjlis se référaient à l'islam afin de trouver une « voie de développement nationalement spécifique²³ ».

Le sentiment d'appartenance à l'islam domine-t-il dans la conscience religieuse du musulman russe, ou l'islam n'est-il pas plutôt perçu comme un élément de la culture ethnique, avec laquelle il fusionne ? Les sondages menés dans le Caucase du Nord révèlent que 56 % des Avares, 50 % des Darguines, 43 % des Tchétchènes, 48 % des Ingouches et 41 % des Lezguines se considèrent comme « simplement musulmans ». Pour les autres, l'appartenance concrète à « l'islam caucasien » (c'est-à-dire à l'école de pensée chaféite ou hanafite, ou encore à l'une des turuq [confréries]) est plus importante. À l'ouest du Caucase russe, c'est 88 % des Adygués, 94 % des Tcherkesses, 86 % des Kabardes et 80 % des Karatchaï qui se voient « simplement comme des musulmans²⁴ ».

Quant au Tatarstan, selon les données du milieu des années 1990, 44,6 % de la population rurale tatare et 33,5 % de la population urbaine considéraient que « la religion rapproche le peuple », et 41 % considéraient les fêtes islamiques comme des fêtes nationales²⁵.

Logiquement, les « simples musulmans » devraient faire preuve de tolérance et de compréhension face à l'islam des autres peuples. Cependant, il est connu que les musulmans identifient naturellement « l'islam en général » avant tout avec leur propre version ethnoculturelle, rejetant les autres interprétations de la religion et les autres représentations des normes morales. Cela est

particulièrement vrai pour les musulmans russes, qui, pendant 70 ans, ont vécu isolés du reste du monde musulman. La nouvelle génération se montre plus ouverte à ce qui est nouveau ou inhabituel.

La différenciation de la conscience religieuse (et, par conséquent, des idéologies de l'islamisme russe) sous forme d'aversion envers l'Islam des « autres » et de l'identification de « son » Islam avec l'Islam en général, risque de se maintenir et même de s'accroître. Il ne faut cependant pas interpréter cela comme une crise puisqu'il s'agit ici de l'inévitable pluralisme de la pensée religieuse que l'on retrouve dans tout le monde musulman.

Il est intéressant de souligner qu'en Russie, au cours de la première moitié des années 1990, la part « des chrétiens en général » est passée de 22 % à 52 %. C'est dire que de nombreux croyants appartenant traditionnellement à l'orthodoxie sont aussi « à la recherche d'une vision du monde²⁶ ».

De sorte que le clergé musulman (et pas seulement lui) devra changer sa perception de « l'autre » Islam et entrer en dialogue avec lui directement dans le paysage confessionnel russe. Probablement que, dans le futur, il sera confronté à une synthèse originale de l'Islam traditionnel et de « l'autre » Islam.

La deuxième composante, tout à fait tangible, consiste dans le nombre grandissant des communautés musulmanes et des mosquées. En 2004, on enregistrait en Russie 3 537 communautés musulmanes (en fait, elles sont beaucoup plus nombreuses), ce qui représente 16,3 % du total des communautés religieuses de Russie, soit 21 664²⁷. À vrai dire, ce chiffre est encore loin des 12 000 communautés musulmanes qui existaient sur le territoire de la Fédération de Russie actuelle avant 1917.

Il est impossible de dénombrer exactement les mosquées de Russie. Les différences d'estimation peuvent s'expliquer par le fait

que dans certains cas on ne compte que les mosquées enregistrées, alors que dans d'autres cas on compte toutes celles qui existent. Il faut aussi ajouter les maisons de prière, ces endroits où les musulmans se rendent pour faire leurs prières quotidiennes et écouter les sermons de l'imam.

Par exemple, en 2000, le ministre russe responsable de la politique nationale, Vladimir Zorine, affirmait qu'il y avait au pays 7 000 mosquées²⁸. La même année, le substitut du président du gouvernement russe, Ramazan Abdoulatipov, affirmait qu'au Daghestan seulement on trouvait 5 000 mosquées²⁹. Il est vrai que, selon un document intitulé « Renseignements généraux sur le nombre d'organisations religieuses dans la république du Daghestan », on évoque 1 585 mosquées³⁰. Les renseignements concernant le nombre de mosquées au Daghestan divergent plus que partout ailleurs. Les estimations oscillent entre 1 800 et 3 000. On compte 465 mosquées en Tchétchénie, et environ 300 mosquées en Ingouchie.

Au Tatarstan, selon les dernières données, on compte plus de 1 100 (700) mosquées, 470 en Bachkirie, près de 160 (50) dans la province d'Oulianovsk, 60 (41) dans celle de Samara, près de 80 (75) dans celle d'Orenbourg, 78 (33) dans celle de Perm, plus de 70 (35) dans celle de Penza, près de 70 (35) dans celle de Tioumen, près de 60 (35) dans celle de Nijni-Novgorod, 57 (36) dans celle de Tcheliabinsk, près de 40 dans celle de Sverdlovsk, 56 dans celle d'Astrakhan, 16³¹ dans celle de Volgograd (les chiffres entre parenthèses font référence à des données datant de 1997).

Depuis une quinzaine d'années, les mosquées sont devenues un symbole typique du paysage socioculturel de la Russie. Il suffit de voyager sur la Volga, où on les trouve en grand nombre, construites dans des styles architecturaux des plus variés, quelquefois même dans le style nord-africain, voisinant avec des églises orthodoxes (lesquelles cèdent très souvent aux mosquées en ce qui concerne leur

aspect soigné). De nombreuses mosquées imposantes et suscitant l'admiration se dressent dans plusieurs villes russes. Elles sont devenues des représentantes de l'architecture urbaine et, ce qui est très significatif, servent désormais fréquemment de repères dans les rues.

Comme partout dans le monde musulman, la mosquée en Russie n'est pas simplement un temple religieux, mais aussi un centre social (ou sociopolitique) jouant un rôle important dans la vie sociale de la région ou de la ville où elle se trouve.

Lors de la prière du vendredi à la mosquée – que ce soit à Makhatchkala, Moscou ou Kazan – on peut voir un grand nombre de jeunes gens écoutant les paroles de l'imam. Les hommes d'affaires et les politiciens désireux d'afficher leur attachement à l'Islam aux yeux des croyants se manifestent souvent lors des prières. Dans les mosquées, les musulmans russes peuvent entendre une interprétation qui leur est chère des événements du Proche-Orient, concernant l'Irak, l'Iran ou les relations de la Russie avec le monde islamique.

Ce sentiment croissant d'identité confessionnelle fait naître le désir d'une « islamisation » du milieu environnant : ouvrir des magasins proposant des produits halal et des boutiques où l'on trouve objets de culte et littérature spirituelle, mettre en place des locaux pour la prière aux postes d'essence, organiser des défilés de mode musulmane. Au Caucase du Nord et dans la région de la Volga, le processus de réislamisation bat son plein. Il s'agit de quelque chose de plus fondamental qu'une simple « mode religieuse », comme on nommait parfois la renaissance islamique au début des années 1990.

En 2006, à Kazan, a eu lieu le premier concours de beauté musulman panrusse : les participantes devaient pratiquer les cinq prières quotidiennes, être bonnes ménagères et savoir préparer le *tchaktchak*, la confiserie nationale des Tatars. Diliara Sadykova a

rempporté la victoire et reçu le titre de « musulmane la plus charmante ». La même année, un concours analogue mais à l'échelle républicaine, « Beauté de Tchétchénie », a eu lieu à Groznyï. La directrice régionale du concours « Beauté russe », Vlada Jelezkova, a déclaré qu'en 2006 « il n'y aura[it] pas de défilé en maillot de bain ou autres éléments qui pourraient heurter les sensibilités des habitants de certaines de nos régions³² » (l'effet du concours « Beauté de Tchétchénie » fut gâché après que les chaînes de télévision russes eurent montré Ramzan Kadyrov, le chef de la république, couvrir de dollars la gagnante, Zamira Djabrailova).

Un atelier de mode musulmane, du nom d'*Altynai*, a été ouvert à Kazan, de même qu'un magasin spécialisé dans les vêtements musulmans à Moscou. Au Tatarstan, on propose des cours destinés aux jeunes filles afin qu'elles apprennent à être des épouses musulmanes exemplaires. Des cours analogues devraient bientôt être offerts à Oufa. Il existe aussi des agences de rencontre pour musulmans. On entend de plus en plus souvent des imams ou des muftis faire l'éloge de la polygamie. Même un serviteur du culte aussi respectueux que Talgat Tadjoutdine s'est permis de le faire en affirmant que, de cette façon, il serait possible d'améliorer la situation démographique du pays³³ (seulement parmi les musulmans, bien sûr).

À Kazan, on peut assister à un festival international de cinéma musulman : « Le Minbar d'or ». En 2006, on y a présenté des films provenant de vingt-cinq pays musulmans. Et, la même année, à Moscou, a eu lieu un concours qui porte le nom officiel de *Booker musulman*, visant à consacrer la meilleure œuvre littéraire sur l'Islam.

À l'initiative de jeunes imams du Tatarstan, un tournoi de football nommé *Coupe Moukhtasibat* a été organisé, auquel ont participé des équipes provenant des 8 (sur 50) mosquées de Kazan. On prévoit de même des compétitions sportives pour les musul-

manes. Et, pour sa part, l'Union des musulmans du Tatarstan tente de s'entendre avec la direction d'une des piscines afin qu'elle mette en place un « jour des femmes ».

La Russie n'est pas parvenue à éviter la question du port du voile pour les femmes. Il est cependant vrai qu'à la différence de la France on n'a pas observé un déchaînement de passions autour de cette question. Une seule fois, en 2002, au Tatarstan, cette question a été évoquée audacieusement : quelques musulmanes ont alors réclamé le droit de se faire photographier la tête couverte pour le passeport. Ayant essuyé un refus du ministère des Affaires intérieures, ces femmes se sont adressées à la Cour, où leur exigence a aussi été rejetée. Il s'est avéré par la suite que cette interdiction était fondée non sur la loi, mais sur une instruction spéciale du ministère des Affaires intérieures. Le chef du Ministère de l'époque, Boris Gryzlov, a alors pris la courageuse décision de permettre le port du voile sur les photos. L'incident fut clos (ce qui, à ce que j'en sais, a même suscité la déception des championnes du voile puisque cela leur a enlevé la possibilité de démontrer leur attachement à la religion).

Le port du voile est encouragé par le clergé. Et il joue de plus en plus souvent le rôle d'un symbole d'appartenance confessionnelle. À Moscou, par exemple, on peut voir de plus en plus fréquemment des femmes habillées conformément à la tradition musulmane. En 2006, à l'initiative de la Direction spirituelle des musulmans (DOuM) de la Volga à Saratov, douze étudiantes voilées ont visité Kazan, où le voile est déjà très à la mode et ajoute parfois un certain piquant à celles qui le portent en même temps qu'une minijupe.

Il semblerait que les Russes n'accordent aucune attention à ces voiles. On peut y voir de la tolérance ou encore une manifestation de ce que les jeunes nomment le *je m'en foutisme*.

En Bachkirie, la mosquée de la ville de Baïmak a mis en place une entreprise de taxi nommée *Safar*, qui dispose de huit voitures. Il

s'agit de la première entreprise du genre en Russie, organisée sur le principe de la charia, sa principale singularité étant que les conducteurs qui y travaillent ne boivent pas d'alcool.

En 2006, au Daghestan, des imams ont demandé aux propriétaires de sauna, de casino, etc., de fermer leurs entreprises ou de les reconvertir, puisque l'existence même de ces institutions contredit les normes de l'Islam.

Valioulla Iakoupov croit que, tôt ou tard, on créera au Tatarstan une banque musulmane, puisqu'on assiste dans la république « à la croissance et au développement de capitaux à la recherche d'une enveloppe islamiste ». Selon l'opinion de Iakoupov, une telle banque est parfaitement capable d'accumuler les ressources obtenues par les DOUM au moyen de la *zakât* (aumône, impôts religieux, un des cinq piliers de l'Islam) et du *waqf* (biens religieux). Aujourd'hui, en Russie, seule la BadrForte Bank a le « droit d'utiliser les techniques économiques islamiques », mais l'apparition d'autres structures financières analogues est tout à fait possible. L'Islam s'insère aussi dans le domaine des assurances et, au Tatarstan, il existe un programme nommé Idel'Khadj, qui vient en aide aux musulmans désirant réunir la somme nécessaire à un pèlerinage. Enfin, on assiste également à des tentatives de restauration partielle du système fiscal islamique. Au Tatarstan, depuis 2005, il est possible d'acquitter la *zakât* par les banques « laïques » Tatfondbank et Akbars³⁴. Iakoupov considère qu'un « commerce musulman » prospère déjà dans la république : on produit de la viande halal, il existe des ateliers de couture de vêtements musulmans, et des cafés musulmans ont été ouverts. La confiserie Zaria, de Kazan, a mis au point la production de bonbons et sucreries « halal » ne contenant ni alcool ni graisses animales.

En 2006, le conseil des imams de Makhatchkala a établi une « liste noire » d'artistes dont les spectacles sont considérés comme indésirables. On y trouve entre autres Boris Moiseev, Sergueï

Penkin, Choura, Valeri Leontiev, Janna Friske, T.A.T.Ou, Minet (Fellation), Blestiachtchie (Étincelants), Zveri (Bêtes), Agata Kristi, Gosti iz boudouchtchevo (Les envoyés de l'avenir), Notchnye Snaïpery (Tireurs d'élite), ainsi que, allez savoir pourquoi, Philippe Kirkorov, Novye rousskie babki et Diana Arbenina*.

Quoi qu'on pense de cela et de plusieurs autres « caprices » analogues de l'establishment spirituel musulman, on peut cependant y voir une tendance à l'isolation confessionnelle qui s'explique et se comprend en principe, mais qui, en fin de compte, pousse certains autres citoyens moins puritains, de même que les représentants d'autres confessions, à entretenir des relations plus distantes avec les musulmans.

Le rétablissement des systèmes d'éducation et d'instruction constitue un autre élément de cette « renaissance islamique ». Jusqu'en 1991, de telles choses n'existaient pas, et les besoins en religieux et professeurs étaient comblés par la madrasa « Mir Arab », située à Boukhara. La reconstitution de ce système, entamée dans la première moitié des années 1990, se déroulait de façon confuse et en dehors du contrôle du clergé institutionnel. Des cercles sociaux autonomes, des centres et des « écoles du dimanche » apparurent alors en masse, par centaines, voire par milliers. Le rôle d'instructeur et d'éducateur était souvent joué par des gens de hasard et des autodidactes (parfois par des orientalistes professionnels cherchant de cette façon à gagner un peu plus d'argent). Des étudiants arabes des écoles techniques supérieures d'URSS et de Russie se consacraient aussi à cette tâche. J'ai eu l'occasion de rencontrer, dans différentes villes, des chimistes, des mathématiciens et des biologistes qui enseignaient le Coran, la charia, et même la théologie.

* Tous ces artistes, chanteurs et chanteuses sont identifiés (à tort ou à raison) comme des homosexuels (N.d.T.).

Le niveau d'instruction du clergé était faible. En Bachkirie, par exemple, même en 1997, 59 % des serviteurs du culte avaient étudié la religion de façon autonome (c'est-à-dire en dehors des institutions d'enseignement) et 18 % avaient suivi des cours dans les mosquées. Seulement trois imams disposaient d'une instruction supérieure complète³⁵. Au Tatarstan, en 1999, seulement 8 % des mosquées en service disposaient de serviteurs du culte professionnellement préparés³⁶. Dans le Caucase du Nord, la situation était encore plus lamentable. Mais il est vrai qu'au cours des dernières années la situation a commencé à s'améliorer : au Tatarstan, par exemple, le nombre d'imams disposant d'une formation religieuse moyenne s'est accru jusqu'à 25 %³⁷.

Dans les années 1990, des milliers de jeunes gens désireux d'acquérir des connaissances religieuses se précipitèrent dans les pays du Golfe persique, en Turquie ou au Pakistan. Certains y avaient été envoyés faire des études avec des muftis, d'autres s'y étaient rendu de leur propre chef, mais chaque fois ces voyages étaient financés par des sources étrangères. Le niveau des connaissances et de la pratique du travail avec des croyants était effectivement beaucoup plus élevé à l'étranger que ce qui existait alors en Russie. Cependant, en revenant en Russie, les diplômés des universités arabes et turques sont – consciemment ou non – devenus des missionnaires d'un « autre » Islam. Les dizaines d'écoles ouvertes en Russie sous le patronage d'organisations arabes offrent aux étudiants un enseignement qui présente une interprétation insolite de l'Islam pour des Caucasiens et des Tatars. Les activités des missionnaires intérieurs et étrangers contribuent à l'instruction religieuse, mais, d'autre part, divisent la communauté musulmane.

Au début des années 2000, malgré de grandes difficultés, le clergé parvint à jeter les bases d'un système d'éducation qui, cependant, nécessite un perfectionnement constant. En 1998, on

comptait officiellement en Russie 108 écoles religieuses musulmanes, des écoles moyennes pour l'essentiel, bien qu'elle fussent formellement qualifiées de « supérieures³⁸ ».

Il existe à Moscou un Collège islamique supérieur, dont le nombre total d'étudiants s'établissait à 218 personnes en 2006³⁹. On trouve, au Tatarstan, l'Institut islamique russe, et, à Oufa, l'Institut Rizaetdine Fakhreddine (250 étudiants), lequel dispose aussi de filiales dans les provinces d'Astrakhan, d'Orenbourg, de Samara, de Penza et d'Oulianovsk. Dans cette dernière, on a établi, en 1994, une madrasa supérieure, qui a été par la suite transformée en filiale de l'Université de Médiine. En Ingouchie, 200 à 300 personnes étudient à l'Institut islamique de l'endroit⁴⁰.

On trouve au Daghestan 16 écoles islamiques supérieures. Une université portant le nom de l'imam Chafi y a été ouverte, et, en tout, 6 000 jeunes hommes et femmes étudient dans les écoles supérieures religieuses de la république. On a aussi ouvert 1 410 madrasas régulières et 324 écoles primaires⁴¹. Ce n'est pas un hasard si le nombre d'étudiants croyants au Daghestan s'est multiplié par trois depuis la fin des années 80⁴². En 2006, le Conseil de l'éducation islamique a été créé, et on a élaboré un standard général de « formation religieuse islamique », de même que plusieurs programmes d'enseignement. Cependant, le niveau d'enseignement est encore loin d'être satisfaisant.

En créant un système d'instruction religieuse, l'élite spirituelle de la communauté musulmane, et, dans une certaine mesure, son élite politique ne comprenaient pas parfaitement à quel point ce problème de la connaissance religieuse était à double tranchant. Elles ont trouvé sur cette route bien plus d'écueils que ce à quoi elles s'attendaient. Ce désir du clergé institutionnel de construire un système d'instruction unifié s'est avéré extrêmement difficile à réaliser. L'instruction sous-entend le concept de civilisation, et ce

dernier, celui de diversité des opinions, y compris celles en contradiction avec l'orientation officielle.

Le but initial, celui de s'opposer par un système d'instruction à la diffusion d'un Islam non traditionnel et attirant la jeunesse musulmane n'a pas été atteint. Non seulement les défenseurs d'un « autre Islam » se sont-ils affirmés dans la communauté musulmane, mais *nolens volens*, ont en certains endroits réussi à occuper des places dans les écoles supérieures. Et même si, cédant à la pression du clergé officiel et du pouvoir séculier, ils ne préconisent pas publiquement des connaissances acquises à l'étranger, il est devenu possible pour n'importe quel musulman d'obtenir ces connaissances, dans un cadre informel, par exemple.

Une difficulté supplémentaire posée, non plus par les musulmans, mais par le ministère de l'Éducation, consiste dans le fait que ce dernier n'octroie pas aux instituts et aux universités islamiques le droit de donner une formation supérieure suivant les normes gouvernementales, non seulement dans les disciplines religieuses, mais aussi dans les autres⁴³.

Il est possible de construire un système d'éducation entièrement unifié seulement dans les conditions d'un système politique autoritaire et rigide, où le pouvoir, d'une part, contrôle les croyants et, d'autre part, a besoin d'un clergé loyal ; c'est pourquoi il est prêt à le soutenir au nom de la stabilité politique et de la résistance à l'opposition islamique. Dans le clergé musulman, nombreux sont ceux qui, à l'instar de Damir Moukhetdinov, le recteur de l'Université islamique de Nijni-Novgorod, croient que « la seule issue raisonnable et naturelle est d'accepter la proposition de l'État d'enseigner la théologie dans les écoles supérieures laïques, comme cela se fait chez les orthodoxes. Dans ces conditions, grâce à la volonté de l'État, les musulmans obtiennent une chance unique : la formation des diplômés des madrasas, envoyés par les autorités spirituelles musulmanes dans de prestigieuses écoles supérieures de

l'État, se fera aux frais de celui-ci⁴⁴ ». On donne d'ailleurs à ces diplômés des places dans de prestigieuses universités provinciales et moscovites.

Une autre variante consiste à transformer des écoles religieuses supérieures en institutions laïques, ce qui a été réalisé en 2006 avec l'Université russe islamique (RIOu) de Kazan, qui était l'une des rares écoles supérieures où l'enseignement des disciplines religieuses était donné professionnellement (son recteur était Rafik Moukhametchine, le spécialiste de l'Islam très respecté). Cependant, une telle solution est inacceptable pour certains représentants du clergé, qui considèrent que cela conduira à l'érosion de l'éducation religieuse. Ainsi, le vice-président du Conseil des muftis de Russie, Moukaddas Bibarsov, est convaincu que « la réorientation du RIOu n'est rien d'autre que sa destruction⁴⁵ ».

D'autant que, même s'il soutient les muftis et les imams qui collaborent avec lui, le pouvoir fait preuve de circonspection envers l'enseignement islamique, craignant d'en perdre le contrôle.

LE JEU POLITIQUE

Au cours de la période postsoviétique, la volonté de s'impliquer en politique apparaît chez les musulmans, précisément en tant qu'adeptes de l'Islam, et non comme simples participants au jeu politique, dépourvus d'identité confessionnelle. En 1995, lors du Premier congrès de l'Union des musulmans de Russie, le secrétaire général de l'organisation de l'époque, Ahmed Khalitov, a déclaré : « Nous sommes présents dans toutes les structures, mais seulement lorsque nous perdons notre visage musulman⁴⁶. » Cette politique à « visage musulman » est alors devenue l'une des facettes de la « Renaissance ». Sont apparus alors des partis, des mouvements et